



Carte du Léman par Jean Gouillard (1588). La version complète, visible sur le site web «Genève à la carte», comporte un volet supplémentaire, consacré aux poissons.

Voyage numérique dans le passé genevois

> Cartographie
Le portail web «Genève à la carte» permet de se balader simultanément dans le territoire actuel et dans ses versions anciennes

> L'occasion d'une réflexion sur le caractère fluctuant des frontières

Nic Ulmi

Je sélectionne l'onglet «Mon quartier sur 200 ans». Je fais bouger la carte jusqu'à la centrer sur un coin de Plainpalais, aux environs de la salle communale dite «Pitoëff». Je me place ensuite sur le «Curseur temporel» et je remonte dans le passé. 2001, 1963, 1932... Dans l'intervalle qui sépare 1899 de 1835, mon quartier bascule: il sort carrément de la ville, qui s'affiche désormais au loin, fermée, avec ses fortifications compliquées en forme d'étoile. Ma rue n'existe plus – ou pas encore – mon immeuble, n'en parlons pas. Il y a une dizaine de maisons à la ronde, à tout casser. En inspectant les environs, mon regard est attiré par une grande bâtisse carrée. Je l'approche en empruntant une passerelle sur l'Arve, aïeule de l'actuel pont des Acacias. A l'écart, bien loin de toute trace d'urbanité, j'attein ainsi l'«Hospice des aliénés».

Voici comment on navigue dans «Genève à la carte», portail web inauguré mardi, consacré à la cartographie historique du canton, permettant d'explorer quelque vingt-cinq siècles de passé avec toute l'interactivité de l'informatique contemporaine. «Le site propose des outils aisément maniables, vous permettant d'interpréter la manière dont votre environnement quotidien s'est constitué», explique Nicolas Schätti, conservateur à la Bibliothèque de Genève, l'une des institutions qui ont mené l'opération. Des outils maniables: c'est vrai. Je reviens à mon Hospice des aliénés et je me demande ce qu'il est devenu. Je fais repartir le curseur temporel dans l'autre sens. Je mixe le présent et le passé en jouant d'un bouton appelé «Transparence». Je

«On proposa à Genève un territoire plus grand: mais il s'agissait de villages catholiques, et pas riches»

découvre ainsi qu'en 1899, le bâtiment est rebaptisé «Hospice des Vernaies». Par la suite, on le dirait démolit. Aujourd'hui, la superficie dévolue autrefois aux aliénés se distribue en parts plus ou moins égales entre un concessionnaire automobile et la caserne des Vernets. Bien sûr, je pourrais repartir en sens inverse et remonter plus loin. Voir, par exemple, qu'en 1828 l'asile des fous n'existait pas. Mais que non loin de là, le long du parcours que j'emprunte régulièrement pour

mon running, sept îles apparaissent, clairement dessinées dans le courant de l'Arve sur un plan tiré de l'Atlas cantonal de Mayer – l'une des quelque 250 planches utilisées pour réaliser le site.

Le point de départ de cette entreprise est la commémoration historique appelée familièrement «GE200». Il s'agit, depuis le 31 décembre 2013 et jusqu'au 19 mai 2015 – date bicentenaire de la signature fatidique – de célébrer l'entrée de Genève dans la Confédération. Le processus qui conduisit alors à cette adhésion fixa également les limites du canton. «Des frontières qui auraient pu être très différentes», relève Sami Kanaan, maire de Genève et vice-président de l'Association GE200.CH, organisatrice des festivités.

La forme et l'étendue du canton auraient pu être tout autres, donc. Mais, explique le maire, «des diplomates genevois de l'époque, attablés avec les grandes puissances, ont fait leurs calculs». Les variables de l'équation? «La Suisse n'était pas du tout un pays riche. Aux yeux de Genève, elle était aussi terriblement rurale et catholique. Genève est bien consciente des avantages politiques de l'adhésion, mais ces autres aspects lui apparaissent comme de gros inconvénients.»

Que faire? «On lui propose un territoire plus grand, pour la motiver: selon les différents scénarios évoqués alors, elle aurait pu s'adjointre ainsi Annemasse, le Pays de Gex, voire toute la rive sud du Léman. Mais il s'agissait, à nouveau, de villages très catholiques et pas très riches: deux gros défauts à ses yeux.» C'est ainsi que, en se bouchant un peu le nez, Genève finit par

faire le choix de l'alliance confédérale – et de la petitesse territoriale.

«Le thème reste très sensible. On voit bien qu'il y a des forces politiques qui font leur beurre à partir de la frontière, en renforçant le fossé entre «nous» et «eux». Alors qu'en fait ces lignes de démarcation ont passablement bougé», reprend Sami Kanaan.

Un onglet de «Genève à la carte» appelé «Les frontières autrefois» permet d'ailleurs de remonter jusqu'à l'an 24 av. J.-C. Au bout du lac, le Rhône marquait alors la frontière entre les territoires des Helvètes, sur la rive droite, et des Allobroges, sur la rive gauche. Plus loin, on apercevait deux peuples celtes qui gagnaient, sans doute, à être connus: à l'ouest les Séquanes, au sud les Ceutrons.

«Le molardier était appelé ainsi parce qu'il venait vendre sa force de travail à la place du Molard»

Frontières, encore: le projet «Genève à la carte» a pris forme par-dessus leur tracé. A côté des Archives d'Etat, de la Direction de la mensuration officielle (le cadastre), du Service de géomatique (qui travaille à l'interface de l'informatique et de la géographie), de la Bibliothèque de Genève et de son Centre d'Iconographie, ainsi que de l'atelier d'écriture historique Prohistoire, l'écomusée savoyard Paysalpa a participé aux travaux, dans le cadre d'un programme Interreg de

l'Union européenne. «Une coopération transfrontalière, dans un bassin de vie commune», commente Roger Desbiolles, directeur de l'écomusée.

On doit à Paysalpa la redécouverte du «molardier», figure précoce du frontalier, ainsi appelé parce que, «paysan précaire, il venait vendre sa force de travail à la place du Molard». Lancée par Paysalpa, une véritable saga théâtrale consacrée à ce personnage verra son troisième volet monter sur scène en 2015, porté conjointement par les Suisses du Théâtre Spirale et les Français de l'Atelier Théâtre, et joué à Chêne-Bourg (30 mai), Veyrier (11 juin) et Vernier (18 juin).

Relevons enfin que, si tout ce passé revit et devient navigable sur nos écrans, c'est grâce à une injection massive d'hypermodernité. Celle-ci vient de la Haute Ecole du paysage, de l'ingénierie et de l'architecture (Hepia), qui a mis au point les outils technologiques pour que ce «voyage dans la quatrième dimension» se déroule selon des critères compatibles avec notre «ère de l'immédiateté de l'accès», selon la formule du directeur des Archives d'Etat, Pierre Flückiger. Les onglets «Médiathèque» et «200 ans en histoires» permettent ainsi d'enrichir l'exploration en faisant surgir une constellation d'informations: images, textes, vidéos géolocalisées – tel ce sujet de 1993 de la RTS sur *La culture squat*. Petit vertige, en constatant que l'emplacement du squat Rhino appartient désormais à la cartographie historique au même titre que la Bourgogne jurassienne ou le Comté de Genève.

www.ge200.ch/carto

PUBLICITÉ

All Blues & Prestige Artists présentent:

Jan Garbarek & The Hilliard Ensemble
«Officium Novum»
Pour la dernière fois en Suisse Romande (Farewell-Tour)

Cathédrale Saint-Pierre Genève
Jeudi 4 déc. 2014 20h30

LOCATION: Ticketcorner - www.ticketcorner.com
Tél. 0900 800 800 (CHF 1.19/min) - FNAC - www.fnac.ch
La Poste, Mamot, CFF - GENEVE: Globus, Centre Balçxert, Le Prallin

Lettre inédite de Camus à Sartre

> Littérature Les deux intellectuels partageaient une intense relation

Déjà, en 2013, un petit mot adressé à Sartre par Camus, le seul alors connu, avait jeté un nouvel éclairage sur les relations entre les deux philosophes dont l'Histoire a surtout retenu la querelle après la publication de *L'Homme révolté*, critiqué par Sartre. Cette courte missive, retrouvée par hasard, datait probablement de la période 1943-1948.

Missive de recommandation

Mais la lettre récemment mise au jour est beaucoup plus longue. Commencant par «Mon cher Sartre», la lettre autographe signée Camus se termine par «Je vous serre la main». L'auteur de *L'Étranger* y recommande notamment à Sartre une actrice, «Aminda Valls, amie de

Maria [Casares, actrice célèbre, ndr] et de moi, républicaine espagnole, qui est une merveille d'humanité».

Début 1951, Sartre prépare la mise en scène de son drame *Le Diable et le Bon Dieu*, qui sera joué pour la première fois au Théâtre Antoine le 7 juin 1951. Maria Casares y tiendra le rôle de Hilda. Aminda Valls ne fera pas partie de la distribution.

«Cette lettre avait été acquise par un collectionneur d'autographes dans les années 1970 et conservée depuis, encadrée, au-dessus de sa cheminée», explique Nicolas Lieng de la Librairie Le Pas Sage, spécialisée dans la littérature des XIXe et XXe siècles, auquel ce collectionneur avait récemment confié ce courrier.

«Elle a été vendue à un collectionneur privé français, à la tête de l'une des plus belles collections sur Camus, il y a une semaine», précise-t-il.

Peu avant la rupture

La lettre n'est pas datée, mais elle devrait avoir été écrite en mars ou avril 1951, quelques mois avant leur brouille. Camus évoque en effet dans ces lignes «la répugnante attitude de Mauriac» après la mort d'André Gide, le 19 février 1951, selon le libraire.

Six mois environ après ce courrier, Gallimard publie *L'Homme révolté*, œuvre de Camus rejetée par Sartre et à l'origine de leur rupture. L'écrivain existentialiste détruit ensuite la quasi-totalité de leur correspondance. **ATS**

PUBLICITÉ

vente aux enchères
mardi 2 décembre
dès 9h et 14h

dogny auction

exposition: 28 et 29 novembre 15 - 18h ou sur rdv

EncheresDogny - ch. de Montelly 2 - 1007 Lausanne
079 607 41 07 - www.encheresdogny.ch